

COLLÈGE PROTESTANT FRANÇAIS MONTANA





PRÉFACE

Au-delà de l'ordinaire....un intitulé quoique ordinaire révèle cependant, un goût prononcé pour l'insolite.

Cinq élèves de 4e ont fait leurs preuves en sondant les horizons de cette faculté si chère aux jeunes et qu'on appelle l'imagination pour créer quelques nouvelles novices après avoir travaillé le thème de « La fiction pour interroger le réel ». Nous ne pouvons que les saluer pour leur courage et leur invention dans le domaine de la littérature. Êtes-vous prêts à les rejoindre ?

Travail d'invention offert par ces jeunes amateurs de la langue française écrite, illustré par Mitsa Assaf - ancienne élève du collège; et, dirigé par Madame Claudine Kara Massoud, coordinatrice de français.

CE QUE DISENT LES GENS!



CE QUE DISENT LES GENS!

Paul et sa sœur Ranim, vivaient ensemble au rez-de-chaussée d'un vieux bâtiment à la limite de la rue Mar Mikhaël- Beyrouth. Paul était gros et petit comme le pouce ; il se rendait chaque jour à son travail à pied. Chemin faisant, il récoltait par-ci par-là le clabaudage des gens : « Il est comme une balle de plage ; regardez celui-là, un vrai hamburger ambulante ! hé hé hé... »

Au travail, il était aimé de quelques collègues alors que d'autres ne l'aimaient point ; ils se moquaient de lui et c'étaient, au fil des matinées, les mêmes médisances. Chaque jour, il arrivait chez lui tout noir, le cœur gros mais sa sœur le consolait, lui remontait le moral, le rassurant : « N'écoute jamais ce que disent les gens car s'ils se moquent de toi, c'est parce qu'ils sont tout simplement jaloux ».

Un jour, la fortune lui souriant, il décida de subir un « rétrécissement de l'estomac » pour maigrir. Le bavardage reprit de plus belle mais autrement : « Un spaghetti ! Qui

l'aurait dit ? », « Qui l'aurait pensé ? » « Quelle ficelle ! »

Le regard d'autrui... il ne le supportait plus...un enfer.... Quand bien même, tout œuvra si bien qu'un jour, le directeur le convoqua après la mise en place d'un projet :

Paul, félicitations. Je te nomme directeur-adjoint, ma main droite. » Il ne fallut pas plus de deux jours et tout était diffusé sur tous les réseaux sociaux.

Depuis, tous les gens du quartier, les employés le saluaient, lui montraient toute leur sympathie. Sa vie sociale et son clan d'amis s'agrandirent ; il était souvent invité avec sa sœur chez le directeur de l'entreprise.

Et, un soir, il rencontra une belle jeune fille, élancée, au regard velouté. Les cancans reprirent de plus belle.

Je m'appelle Paul Haddad et vous ?

Élisabeth Dunand.

Élisabeth...un prénom de reine...

Une soirée, rien qu'une seule pour que Paul s'énamourât d'Élisabeth et lui proposât de l'épouser.

Deux mois après leur mariage, Élisabeth lui demanda la somme de quarante mille dollars prétextant payer la facture de la maison de repos où elle avait interné sa maman.

D'accord, lui dit-il, voilà trente mille ; et ce soir, je te donnerai le reste.

Le soir, Élisabeth n'était pas encore rentrée. Paul s'assit devant son poste de télévision et en attendant sa femme, il grignotait quelques biscuits.

Soudain, on annonça : « Élisabeth Dunand arrêtée pour vol et escroquerie ». Puis, il vit sa femme entre deux policiers, et devant eux, des journalistes ; elle réclamait la présence de son mari accompagné d'un avocat.

Paul accourut au commissariat et comprit que sa femme s'était embourbée jusqu'à la nuque avec des usuriers qui lui avaient prêté des sommes énormes aux jeux de hasard ; que sa mère n'était point vivante, qu'elle était morte depuis deux ans.

Tu veux dire que tu ne m'as épousé que pour payer tes dettes ?

Débrouille-toi. Tu es mon mari et tu dois tout partager, les peines comme les moments agréables, lui répond-elle, froidement.

Paul rentre chez lui vers cinq heures du matin ; il se doucha et se rendit au bureau.

En route, il entendait « Quel idiot, ce crétin... », « Vous voyez la femme qu'il a choisie ? »

Arrivé, la secrétaire lui tendit une enveloppe qui disait :

Monsieur Paul Haddad,

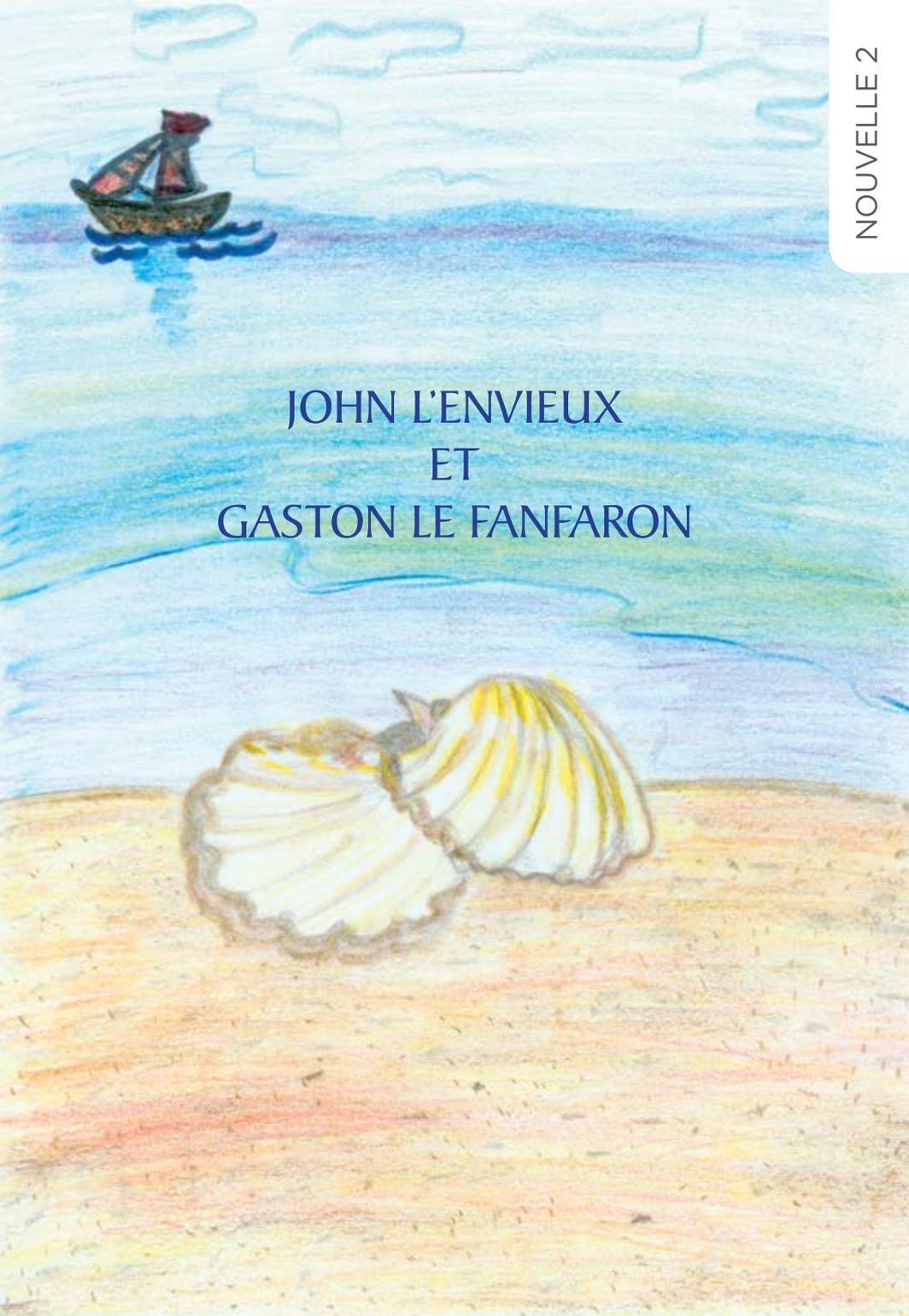
Je suis désolé de vous avouer et vous confirmer ma

décision. Dès aujourd'hui, vous choisirez entre vos indemnités de fin de services ou le statut que vous occupiez avant d'être nommé directeur-adjoint. Vous ne pouvez plus mériter ma confiance avec ce que je viens d'apprendre ; des scandales, je n'en veux pas.

Votre directeur.

« Qui se remplit la tête de cancons, n'a plus de place pour ses réflexions »

Georges Nseir



JOHN L'ENVIEUX
ET
GASTON LE FANFARON

JOHN L'ENVIEUX ET GASTON LE FANFARON

Gaston était grand et bel homme alors que John était très ordinaire. Un jour, Gaston rencontra au gymnase, une fille blonde, mince, aux yeux verts ; un vert qui pouvait faire pâlir l'herbe des terrasses printanières. Son T-shirt d'un blanc-neige que les paillettes argentées ornaient, scintillait sous l'effet lumineux des rayons solaires. Son short vert se mariait élégamment avec le reflet de ses yeux. Sa taille élancée et ses jambes parfaitement galbées, lui donnaient l'allure d'un mannequin. Elle se pavanait, marquait la mesure avec ses souliers noirs clinquants, éblouissant tous les garçons qu'elle croisait.

John la vit aussi et en fut ébloui. Il s'approcha d'elle et lui fit entendre le refrain d'Alain Souchon « La vie ne vaut rien, rien, la vie ne vaut rien...

Mais moi quand je tiens, tiens... ».

Comme par hasard ou pas, Gaston ne se fit pas prier

pour lui offrir une rose cueillie dans le bac à fleurs du gymnase. Devant la prouesse de Gaston, John rougit comme une tomate et fut pris d'un malaise, la jalousie lui embrouilla les pensées. Il s'interposa entre les deux et fit le galant lui proposant un soda. Gaston ne trouva pas à son goût l'intervention de John, enleva sa chemise, montra son beau torse, gonfla ses biceps et montra le poing à John.

LA PERLE

Furieux, John rougit et se mit en colère et articula : « es-pèce de cornichon ! », puis de plus belle : « Tu n'es qu'un sale lâche ; à part draguer les femmes, t'es qu'un tas de muscles ; mais moi, je suis comme tout le monde. »

Gaston proposa un pari et John accepta de le relever mais à condition qu'il imposât, lui-même, les règles du jeu : « À celui qui trouvera le premier, la perle d'Aphrodite. »

Gaston accepta en riant et dit, c'est facile ! Ils enfilèrent leurs vestes de plongée, prirent une petite embarcation et partirent vers le large. Dans les profondeurs, les merveilles de la mer s'étalaient sur les rochers, des poissons aux mille couleurs sillonnaient l'eau et pourfendaient les algues vert foncé.

Ils en étaient émerveillés. Cependant, Gaston, ne perdit pas une minute, il trouva la perle d'Aphrodite, déesse des océans et du ciel. Il la récupéra et monta vers la surface. En un clin d'œil, il grimpa sur le bâbord et fonça vers la ville. John était encore sous l'eau.

JOHN SOUS LA MER

John passa des heures à chercher la perle. Au bout de trois heures, il réussit à repérer la coquille géante, et s'empressa de la pêcher. À sa surprise, la coquille était vide et il y avait dans le creux du rocher un bout de tissu laissé par le plongeur qui le devança. John remonta comme une fusée vers la surface sans y trouver le bateau qui était supposé le ramener sur la côte. Il partit donc à la nage vers la ville pour rejoindre sa bien-aimée, la belle blonde aux yeux verts.

Il nagea comme un requin furieux ; et, après cinq heures de brasse, il aperçut les lueurs de la côte.

Arrivé, il s'élança dans l'idée de prendre un raccourci ; mais, la perle n'étant pas avec lui, il rebroussa chemin se morfondant, l'idée que Gaston avait déjà conquis la belle aux yeux verts.

Charbel Saliba



LE JOUR
DU DIABLE

LE JOUR DU DIABLE

Charles-Fernand était un jeune entrepreneur et contre-mâitre ; il habitait à l'orée d'un petit village ne dépassant pas les cent habitants. Un jour, on lui confia la construction d'un immeuble contre cent mille euros. Alors, il accepta et travailla jours et nuits, sans cesse. Mais un jour un grave accident eut lieu...

L'accident eut lieu lors de la construction du troisième étage. C'était vers midi, alors qu'il était accroupi en train de fixer des clous, il aperçut une petite fille de six ans grimper sur une des échelles qu'il avait placées entre le premier et le troisième étage. Il vit sur son visage des traces de crainte et de peur, il ne savait plus quoi faire, s'il devait aller et essayer de l'attraper ou s'il devait demander de l'aide. En se retournant, il remarqua qu'il n'y avait personne pour l'aider, il courut alors à toute vitesse, chercha une corde et la lui lança, mais cette dernière échoua à l'attraper ; son pied glissa sur la marche de l'échelle et tomba.

En la voyant saigner abondamment, il fut terrifié et dé-

cida de la transporter à l'hôpital. Après avoir examiné la fille, le médecin refusa de lui délivrer le certificat médical en l'absence des parents de la fille. On les appela. Charles-Fernand les vit arriver quelques heures plus tard ; et, après une petite discussion avec le médecin, les parents se rendirent dans la salle d'attente où Charles-Fernand se rongait les sangs et sans le moindre scrupule, ils l'accusèrent d'irresponsabilité, lui reprochèrent sa négligence professionnelle car il n'avait pas pris ses précautions pour les visites inattendues sur le chantier ; et là, il sentit tomber sur la tête un seau d'eau chaude même si en vérité il n'était pas le principal coupable. Sans même savoir ce qui s'est passé, les parents lui imposèrent une somme de neuf cents mille euros pour la perte et la mort de leur fille.

Il n'avait pas le choix car il était sûr qu'on ne le croirait pas s'il racontait comment s'était déroulé l'accident.

Alors, il paya la somme après s'être endetté de ses amis et de la banque...et il donna aussi tous les gains qu'il avait réalisés auparavant de la construction de quelques immeubles. Il resta trente ans pour s'acquitter de ses dettes...

Un jour, alors que Charles était devenu vieux et qu'il se promenait sur la route, il vit une fille assise sur un banc avec une cicatrice sous la bouche, il eut le sentiment que son visage n'était pas très étranger alors il l'interrogea et lui demanda son âge ; et elle lui avait répondu : « Trente-six

ans ». Il se souvint alors, de la petite fille qui était tombée et qui lui coûta ses trente ans de corvée. Elle avait six ans ce jour-là et avait beaucoup saigné de la bouche. Il lui demanda le nom de ses parents, et quand elle répondit, il réalisa qu'il avait raté une grande partie de sa vie à travailler dur pour quelque chose qui paraissait une comédie de mauvais goût.

Si « La Parure » m'était contée....

Manoël Houry

VICTIME DE LA PAUVRETÉ



VICTIME DE LA PAUVRETÉ

On racontait dans un village lointain du nord qu'une jeune fille et sa sœur vivaient au fond d'une vieille mesure à la lisière du bois qui séparait leur village de l'autoroute qui menait vers la ville de Tripoli. Elles étaient toutes seules parce que, disait-on, que les parents avaient été victimes d'un naufrage alors qu'ils rentraient au pays avec les petites. Celles-ci étaient belles et douces, mais toujours malheureuses ! Elles étaient victimes d'une vie affreuse et pauvre. Elles rêvaient d'une vie comme celle des bourgeoises, des princesses ou des reines.

Mais elles savaient que ce n'était qu'un rêve ! Parfois, elles imaginaient un grand lit à baldaquin, un palais, des servantes... Mais une fois réveillées, elles revenaient à la dure réalité, une maison aux murs écorchés qui donnaient l'impression de s'effondrer. Elles étaient souvent secouées par des frissons, par l'angoisse qu'elles étaient démunies, qu'elles n'auraient pas assez d'argent pour s'acheter des médicaments si elles tombaient malades !

Un jour d'hiver, une violente tempête frappa le village. Le cauchemar des deux sœurs devint réalité. Cette tempête détruisit leur petite maison, les murs, la cuisine, le lit... Mais, le plus désespérant c'est qu'elle cassa leurs cœurs.

Elles perdirent tout espoir et laissèrent derrière elles tout ce qu'elles possédaient !

Elles marchaient dans les rues toutes perdues et brisées jusqu'au moment où la cadette tomba, inanimée ; on dirait presque morte.

L'aînée ne savait que dire ou que faire ! Elle n'avait pas d'argent pour la soigner. Elle la porta sur ses épaules et marcha espérant au secours providentiel...

Après un long trajet, la cadette commençait à se dégoûter puis soudain, le bruit d'une voiture retentit dans leurs oreilles à leur grand soulagement. Toutes les deux surprises et étonnées n'en croyaient pas leurs yeux.

La voiture s'arrêta, un riche et jeune homme descendit ; il leur proposa de les aider. Elles montèrent dans la voiture sans même lui demander où elles allaient parce qu'elles étaient convaincues que la destinée serait généreuse.

Une fois arrivées, elles se félicitèrent de se trouver dans le jardin d'un château ; elles rentrèrent dans le hall, puis dans un grand salon où une riche sexagénaire les atten-

dait. C'était la maman de leur bienfaiteur ; une femme affreuse et moche. Elle dit : « Ah, mon fils, comment as-tu su qu'on avait besoin d'une nouvelle bonne ? On peut bien voir qu'elles sont pauvres, et qu'elles ont besoin d'être aidées. » Elle ajouta en s'adressant à l'aînée :

« Je vois que ta sœur se porte mal. Est-elle si malade ? Mais, puisqu'on a besoin de quelqu'un pour tenir le château, la cuisine et le jardin, et qu'il te faut une fortune pour soigner ta sœur, pourquoi ne pas travailler chez nous ? »

- « Euh, vous voulez dire que je travaille chez vous pour un certain moment en attendant que ma sœur guérisse ? Vous allez prendre soin de ma sœur ? D'accord, j'accepte. »

Les yeux embués de larmes, elle promit à sa sœur un meilleur avenir et l'embrassa sur le front lui disant au revoir.

Deux ans s'écoulèrent...L'aînée continuait à travailler croyant que sa sœur était en de bonnes mains, que le sourire ne quittait plus son visage. On lui avait interdit de la voir parce que, paraît-il, il s'agissait d'une maladie contagieuse qui avait provoqué l'état défaillant de la fillette. C'est ce que la mère lui répétait toujours. Mais, un soir, la fille entendit les deux châtelains, mère et fils, se chamailler :

- « Elle doit savoir, tu ne pourras pas cacher la vérité plus longtemps », reprochait le fils à sa mère.

- « Je ne peux pas lui avouer que sa sœur est morte depuis la première semaine qu'elle était venue chez nous ! » rétorqua la mère.

Choquée, ne sachant plus quoi faire, ne croyant pas que sa sœur fût morte, la jeune fille rangea ses affaires et passa chez le fils lui disant : « Vous étiez à côté de moi depuis le premier jour, je veux bien vous remercier pour votre honnêteté. Mais, la seule personne qui m'importait et qui m'aimait vraiment n'y est plus ! Je n'ai plus rien à regretter maintenant ! Au revoir !»

- « Attendez ! Je ne sais pas quoi vous dire, mais pour ce que ma mère a fait, je suis désolé ! Ce sac contient de l'argent, prenez- le, c'est votre droit. »

Elle le prit et partit sans le remercier. La gratitude n'avait plus de place....

Judy Menhem et Elie Moukhaiber



Année scolaire 2018-2019

Projet réalisé par les élèves de 4^{ème}

COLLÈGE PROTESTANT FRANÇAIS MONTANA

Sous la coordination de Madame Claudine KARA MASSOUD